

notre viande au marché, nous nous plaignons de tout payer trop cher et, nous souvenant que blé, viande et légumes nous viennent de la campagne, nous ne manquons pas de nous écrier : "Que les cultivateurs sont donc heureux, ils gagnent de l'argent à ne rien faire !"

Ceci me rappelle la réponse d'un cultivateur du Manitoba à un citadin qui semblait envier son bonheur :

—Oui, dit-il, nous sommes très heureux en effet, et pour peu que les bisons oublient de passer sur nos terres, que les sauterelles ne viennent pas, qu'il n'y ait pas de sécheresse et que nous ne soyons pas inondés, qu'il n'y ait pas de gelée et que nous évitions une demi-douzaine d'autres malheurs, nous avons une chance de récolter quelque chose que nous pourrions peut-être vendre.

* * *

Non, non, cela ne va pas toujours sur des roulettes dans la culture. Le produit du blé récolté est de l'argent bien gagné : il faut se lever matin et se coucher tard, il faut surtout dépenser ce que l'on nomme si bien de l'*huile de bras*, et vous le savez, la terre est basse, il est nécessaire de se courber souvent et d'avoir les reins et les muscles solides.

Vous ne pensez pas toujours à cela, avocats, marchands, employés et bourgeois en général.

En ce moment surtout le cultivateur regarde le soir comment le soleil se couche et se demande avec crainte le temps qu'il fera demain. Tout est là pour lui, c'est le pain de la famille, c'est le bois pour l'hiver, trop heureux enfin quand il n'a pas à dire en voyant l'orage :

O récolte ! o moissons, tout périt sans retour ;
L'ouvrage de l'année est détruit en un jour.

Enfin, attendons, espérons, et tous souhaitons une bonne récolte et beaucoup d'argent aux cultivateurs. La ville s'en ressentira.

LÉON LEDIEU.

VIEUX CLICHÉS

Il est grandement temps que les journalistes renoncent à une foule de vieux clichés admis comme exacts, mais qu'ils devraient au contraire reconnaître être entièrement faux.

Les belles-mères ne sont pas toujours les ennemies mortelles de leurs gendres, comme on se plaît à le dire. La reine Victoria est un exemple vivant du contraire, et je ne doute pas qu'il puisse en exister d'autres dans certains pays éloignés.

Les pères de jolies filles ne passent pas leur temps à surveiller leur charmante progéniture et à jeter par la fenêtre les galants cavaliers qui viennent faire leur cour. Au contraire, il arrive très souvent que le père se tient coi, dans l'escalier, où il passe une partie de la veillée dans des transes mortelles, craignant que le beau jeune homme ne s'en aille sans s'engager d'une manière définitive.

Tous les jeunes employés de magasins qui passent leurs grandes journées derrière un comptoir, à vendre n'importe quoi, et ce avec un salaire de six dollars par semaine, n'en dépensent pas dix au billard, dans les bars et chez les coiffeurs, à part leur pension, et ne sont pas forcés de voler leurs patrons, car il y en a beaucoup qui ne le font pas et sont très honnêtes.

Les joueurs de pianos ne sont pas toujours la terreur du voisinage, et il existe certaines campagnes où les habitants des maisons éloignées de deux milles à peine l'une de l'autre, ne s'en plaignent nullement.

Il est faux que les jeunes filles du collège Wassar (aux Etats-Unis), machent de la gomme d'épinette du matin au soir. Beaucoup d'entre elles étudient sérieusement l'astronomie, la botanique et autres sciences si utiles en ménage, et se contentent de mastiquer la gomme entre les repas seulement.

Il est inutile de faire des éloges d'un livre dont on accuse réception en disant *remerciements à qui de droit*, quand aucun des rédacteurs du journal qui s'exprime ainsi ne voudrait ouvrir l'exemplaire envoyé par politesse.

Il faudrait en finir avec cette habitude de dire que M. X..., que tout le monde sait être un parfait idiot, a passé de *brillants examens* et que l'avenir lui réserve une brillante position.

A propos de mariage, pourquoi ajouter au bas de l'annonce : "Nos meilleurs souhaits à l'heureux

couple," quand on sait que cela est payé dix cents la ligne.

Et à la suite d'une résolution, que signifient ces mots : "portent le deuil pendant un mois," quand la moitié ou les trois quarts de ceux qui l'ont proposée et votée sont très heureux du décès de leur collègue et qu'ils vont s'empresser d'en profiter.

ÉDUCATION ET PROFESSION

I.—PUISSANCE DE L'INSTINCT MORAL.—L'ÉGALITÉ PAR LA MORALITÉ

Comment un enfant fait-il son éducation morale ? Avant tout, par la protection et le secours de sa famille.

La famille peut être riche, elle peut être pauvre ; elle peut être instruite, éclairée ; elle peut être ignorante. Quelle qu'elle soit, elle sait qu'elle doit donner l'éducation morale à ses enfants. Et, à part des exceptions heureusement rares, c'est ce qu'elle fait.

Si forte est la voix de la nature, de l'instinct, de la vérité, de la justice, de l'amour paternel et maternel, que les parents même égarés, même vicieux, désirent que leurs enfants soient bons, honnêtes et vertueux.

On voit des femmes perverties se montrer ardentes à inculquer à leurs filles des principes d'honneur. On en a vu des exemples jusque dans les maisons de détention.

Un père improbe cherche tout au moins à dissimuler son improbité à son fils.

Combien de fois n'a-t-on pas entendu des jeunes gens avouer qu'ils avaient été souvent arrêtés au moment d'une tentation funeste par cette seule pensée : Ah ! que dirait ma mère !

Voici deux hommes. Ils sont inégaux par la naissance, par la fortune, par les lumières peut être ; mais s'ils sont l'un et l'autre honnêtes, scrupuleux, bons, justes, charitables, dévoués, il est inconteste que, par la seule vertu de cette première partie de l'éducation, par l'éducation morale, ils sont égaux. Mais si nous les considérons sous le rapport de l'éducation professionnelle, une inégalité regrettable ne tardera pas peut-être à devenir de plus en plus sensible, moins en raison de la différence des professions que par suite d'une différence dans la culture intellectuelle.

II.—PRÉJUGÉS QUI SE RAPPORTENT AUX PROFESSIONS

Tout homme doit avoir un état, un métier, une profession, et cela pour deux motifs.

Le premier motif est qu'il faut être capable de gagner sa vie ; il faut s'assurer une indépendance, il ne faut pas se laisser réduire au rôle humiliant de vivre oisif aux dépens d'autrui.

—Mais j'ai de l'aisance, je suis riche, dira ou pensera quelqu'un ; je n'ai pas besoin de travailler !

Riche ! vous l'êtes aujourd'hui : vous n'êtes pas sûr de l'être demain. Un événement imprévu, une catastrophe dans vos affaires privées, une révolution, peut vous ruiner. Qui oublierait combien de nobles, riches avant 89, se trouvèrent forcés, dans l'émigration, de faire des métiers même très humbles. Heureux ceux qui s'y étaient préparés, à l'exemple d'Emile (*).

Jeunes gens, ne vous fiez pas à la fortune ! Sa roue tourne sans cesse ; et les vieillards auraient de longs récits à vous faire en vous parlant d'hommes qu'ils ont vu triomphants au sommet de cette roue perdue, entraînés misérables sous elle !

Le second motif d'apprendre et exercer une profession est que tout homme doit ses services à la société. Ce n'est plus ici l'intérêt qui conseille ou commande, c'est la conscience et c'est aussi la raison.

Aucun homme ne doit être inutile et oisif. C'est une perte de force pour l'intérêt général, pour la patrie. C'est une dent cassée dans une roue, c'est un anneau brisé dans une chaîne. Non seulement un pareil homme ne fait pas de bien, mais il fait du mal : il est nuisible, il est de mauvais exemple, il gêne le mouvement.

On peut dire aussi que c'est un frelon dans la ruche. On assure que dans certaines villes des Etats-Unis, tout jeune homme, tout homme qui ne fait rien est tellement méprisé, sa situation devant l'o-

(* Lisez les Mémoires de Mme de la Fayette, les Mémoires d'outre-tombe de Chateaubriand, du chanoine Schmidt, etc.

pinion publique est tellement intolérable, que l'on voit des personnes riches ou aisées ouvrir un comptoir, fonder un établissement, une entreprise quelconque plutôt que de s'exposer à ce stigmate : "Cet homme ne fait rien."

Osons dire, malgré les préjugés, que peu doit importer, dans l'estime des esprits sensés, la profession que l'on se choisit, dès que l'on a le sentiment de pouvoir la bien exercer, qu'elle est utile et qu'elle permet la culture de l'intelligence. Parmi les professions que l'on appelle libérales, il y en a beaucoup qui sont moins utiles et qui exigent beaucoup moins de talent et d'esprit que certaines professions manuelles. Tel homme, par exemple, qui passe ses journées à copier le travail des autres, dans un bureau, sans que son intelligence ait rien ou presque rien à voir dans ce mouvement machinal de ses doigts, est assurément dans une condition inférieure (il faut le dire sérieusement) à celle d'un menuisier, d'un serrurier ou de tout autre ouvrier qui n'est pas comme lui condamné à perpétuité à la routine, et est sollicité naturellement à introduire des améliorations, des progrès dans le genre spécial de travaux auquel son devoir et son intérêt l'appliquent chaque jour. Souvent la seule différence de se costumer cause l'illusion.

MARSEILLE — EN QUARANTAINE

(Voir gravure)

Le dessin de notre première page nous montre une entrevue, à la Santé, d'un jeune officier d'un navire en quarantaine avec sa famille. La scène se passe à Marseille, où l'on redouble en ce moment de précautions pour empêcher le choléra de se répandre. C'est, en effet, un privilège qu'ont les officiers de marine de se rapprocher de la ville pour des cas exceptionnels. Mais avec quelles restrictions ils peuvent communiquer avec autrui ! Deux grilles, distantes d'environ trois pieds, les tiennent à distance ; à peine peut-on se donner la main, et encore faut-il, le cas échéant, que de part et d'autre on se trempe la main dans un baquet de vinaigre placé à portée. Quelle chose cruelle pour le principal acteur de la scène que nous représentons, de voir en face un bété charmant qu'il connaît à peine et une femme adorée qu'il n'a pas vue depuis de longs mois, et ne pouvant les serrer dans ses bras ! Mais le marin est habitué à tout sacrifier au devoir, la vue des êtres aimés lui permettra d'attendre avec plus de patience l'heure de la délivrance.

LA FRANCE A MADAGASCAR

(Voir gravure)

• Madagascar a été découvert en 1506 par les Portugais, mais ce fut seulement en 1643 que la France songea à s'y fixer, en créant la Société d'Orient.

Le Malgache est généralement bien bâti, ses membres sont développés, sa taille est grande et son corps est souple. Il est de plus doué d'une physiologie douce et affable. Nu dans ses premières années, il porte ensuite des vêtements fort simples.

Les femmes, à l'égal des hommes, sont bien faites et parfois jolies, surtout sur la côte est où le croisement entre Malgaches et Européens est très accentué.

Les cases des villages ou Tanan-bé sont établies avec des pailles de Ravenala, liées sur une carcasse en bois amarrée elle-même purement et simplement avec des lianes.

Le transport des marchandises se fait à dos d'hommes. Les seules voies de communications sont des sentiers souvent impraticables ; ce manque de route est la plus grande force des Hovas qui se figurent encore qu'une armée européenne ne pourra jamais se rendre à Tananarive.

L'armée Malgache, contre laquelle les Français ont à lutter en ce moment, se compose actuellement d'une vingtaine de mille hommes, sans discipline et armés fort irrégulièrement. En rase campagne, le soldat malgache ne peut faire la moindre résistance devant une armée européenne.

En résumé, quoique le naturel de Madagascar ne soit pas un guerrier fort à craindre, il ne faut pas croire qu'une poignée d'Européens soit à même de s'emparer de ce pays habité par 7 millions d'individus, et il faudra à la France pour s'y fixer définitivement une expédition large sans parcimonie.